Matthee Rudi,
Persia in Crisis. Safavid Decline and the Fall of Isfahan.

London-New York, I.B. Tauris, 2012,
xxxiv + 371 p.
ISBN : 978-18455117450

Connu pour ses nombreux travaux sur l'histoire politique, économique et culturelle de l'Iran safavide, Rudi Matthee nous fournit ici une étude très approfondie sur le déclin et la chute de cette dynastie. Entre la Turquie ottomane et l'Inde moghole, au début du XVIII^e^ siècle, l'Iran safavide (1521-1722) faisait encore figure de grande puissance. On avait souvent considéré que le règne du despote éclairé Šāh ʿAbbās I (1588-1629) comme l'apogée du pouvoir safavide, suivi d'une longue période de déclin marquée par la stagnation, l'incompétence politique, la dégénérescence morale, ayant entraîné la chute de la dynastie.

Matthee nous fournit ici une nouvelle analyse de cette situation. Agissant dans un cadre géographique compliqué, où vivent de nombreux éléments tribaux, les souverains safavides doivent transcender les intérêts particuliers. Ceux-ci s'expriment notamment dans un factionnalisme endémique s'opposant à l'imposition d'une idéologie shiite de plus en plus dogmatique, autoritaire et répressive. L'économie se dégrada et, face aux tendances centrifuges dans un État qui se veut centralisé, les derniers souverains safavides ne parvinrent pas à surmonter les crises politiques et économiques, malgré la présence à leurs côtés d'administrateurs avisés et compétents. C'est notamment à la personnalité et à l'action de ces personnages que s'attache l'auteur.

Dans son Introduction, il rend hommage à Laurence Lockhart pour son ouvrage intitulé *The Fall of the Safavid Dynasty and the Afghan Occupation of Persia* (1958) et signale que les critiques formulées par M. Dickson sur cet ouvrage ont été considérées comme « uncharitable » par Axworthy (p. XXI, n. 3). Il signale les études pionnières de Minorsky et Röhrborn sur la période (on peut y ajouter celles d'Aubin) suivies de nombreuses publications depuis le renouveau des études safavides à partir des années 1980, auxquelles l'auteur a largement participé jusqu'à ses contributions récentes.

Matthee se propose de « revisiter » la seconde période safavide entre la mort de Šāh 'Abbās I et la chute d'Ispahan, suite à l'invasion afghane en 1722, en portant un regard nouveau sur les forces qui ont continué à animer la dynastie safavide et sur celles qui ont amené sa chute (p. XXII). Il critique la notion de « déclin » professée par Lockhart. Il la trouve maintenant inappropriée tant pour les puissances européennes que pour l'Empire ottoman ou l'Inde moghole. Le « déclin » d'une société semble d'autant plus évident qu'il est comparé à la montée en puissance d'une autre. Ainsi, le « déclin » des Safavides coïncide avec le début des « Lumières » en Europe. Son apogée se situe bien sous le règne de Šāh ʿAbbās I qui monopolisa le pouvoir, mais il ne put exercer efficacement son contrôle sur la société, et celui de l'État s'affaiblit sous ses successeurs. Toutefois, bien que ceux-ci aient passé la plupart de leur temps dans la recherche des plaisirs, ils ont pu choisir des grands vizirs compétents. Une fois en place, conscients des problèmes, ils se sont efforcé de les résoudre (p. XXIX).

Des forces compensatrices existaient donc (des administrateurs non corrompus, des soldats qui combattaient, des exportations encore florissantes). Il faut par conséquent « définir ce qui est en déclin » (citation de Thomson, *Decline in History*, p. 91). L'auteur souscrit à l'analyse de Minorsky selon laquelle le développement par ʿAbbās I des terres de la couronne au détriment des terres d'État, visant tout d'abord à diminuer l'influence des *qizilbāš* (éléments tribaux qui avaient amené Šāh Ismāʿīl I au pouvoir), diminua les revenus fiscaux après son règne. Après la signature du traité de Zuhāb, en 1639, l'efficacité de l'armée diminua. Après ʿAbbās I, les princes passaient plus de temps confinés dans le harem que sur les champs de bataille. Cependant, pour des raisons de prestige, la vie dissolue et les dépenses somptuaires de la vie de cour étaient choses courantes tant en Occident qu'en Orient. Cela devait être compensé par la vigilance, la magnanimité, la générosité (p. XXX).

Dans son analyse des causes et effets du déclin, Matthee se réfère à la téléologie, « pas seulement parce que, aussi tardivement qu'en 1700, personne ne savait que l'État safavide allait s'effondrer quelque vingt années plus tard ». Ces causes et effets sont examinés sous forme de questions débattues dans son long exposé. L'Introduction se termine par la présentation du contenu de l'ouvrage, l'"organisation" thématique étant reprise dans la chronologie. L'ouvrage est divisé en huit chapitres, comportant chacun une introduction et une conclusion. En voici une brève analyse :

Le chapitre 1, « Patterns: Iran in the Late Safavid Period », constitue en quelque sorte une seconde introduction plus détaillée. Par plusieurs aspects, à sa fin, l'État safavide pouvait apparaître comme l'un des « early modern states » asiatiques. Au début du XVI^e^ siècle, sa montée était basée sur un pouvoir militaire tribal, un « leadership » charismatique et un messianisme religieux. Avec le temps, ces forces s'affaiblirent et furent remplacées par d'autres sources de légitimité, avec la montée en puissance du pouvoir religieux, celui des mojtaheds imamites.

BCAI 28 (2013) Matthee Rudi: Persia in Crisis. Safavid Decline and the Fall of Isfahan., recensé par Jean Calmard
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les *qizilbāš* (« têtes rouges ») se révélèrent indisciplinés et destructeurs. Une nouvelle élite militaire et administrative, les *ġulam* (litt. « esclaves ») issus du Caucase (Géorgiens, Circassiens, Arméniens), fut introduite pour les neutraliser. En mêlant les modèles traditionnels de la royauté et de la religion institutionnalisée, l'État safavide demeura une formation « pré-moderne » selon les théories de Max Weber reformulées par Michael Mann, suivi par Matthee dans sa distinction entre pouvoir despotique (immédiat) et infrastructurel (logistique). L'État safavide devint centralement organisé, mais ne put jamais surmonter la fragmentation politique, sociale et économique de la société (p. 3).

Les aspects géographiques, ethniques et économiques conditionnent les forces centrifuges, et il fallut à l'Iran beaucoup plus de temps pour former un État central fort qu'ailleurs au Moyen-Orient. L'économie restait faible dans les domaines de l'agriculture, de la production limitée de biens pour l'exportation (celle de la soie, monopole d'État créé par ʿAbbās I, épuisant l'économie), des ressources limitées en or et en argent entraînant la dépendance de l'extérieur pour la monnaie. Le commerce caravanier était lent et coûteux. La production agricole et manufacturière servait surtout la consommation locale. Dans les zones tribales, la monnaie était peu utilisée et la pratique du troc s'étendait jusqu'à la cour. La loyauté des chefs tribaux était fluctuante, certains étant tentés de passer aux Ottomans.

La fragmentation de la société était (et demeure) visible dans la mosaïque ethnique et linguistique qui caractérise l'Iran, avec trois groupes de langues de structures différentes : le persan (langue de culture littéraire, diplomatique, administrative), le turc azeri (langue de la cour), l'arabe (langue religieuse et vernaculaire dans les provinces de l'Arabistan et du littoral du golfe Persique). Ajoutons à cela le kurde et autres langues locales. Malgré leur importance économique, les minorités (Arméniens, juifs, zoroastriens) étaient beaucoup moins nombreuses que dans l'Empire ottoman. Bien que les Safavides soient parvenus à convertir au shiisme duodécimain la plupart des habitants de leurs territoires, les résistances sunnites restèrent importantes, tant parmi les élites que dans les zones périphériques, jusqu'à la chute de la dynastie. Le peuple et la société rurale vivaient dans l'insécurité, craignant le banditisme, le passage des armées ou des cortèges officiels. Les villages les plus prospères étaient situés hors des routes principales, comme on a pu l'observer aussi en Europe (p. 11). Le caractère frondeur des Persans vis-à-vis du pouvoir a été souvent remarqué. Comme les Moghols en Inde, les shahs safavides exerçaient un pouvoir itinérant pour rester en contact avec leurs territoires, mater les rébellions, contrôler les zones frontalières. Ils évitaient d'appointer les fonctionnaires dans leur région d'origine et leur tenure était souvent courte.

Face aux tensions centrifuges, il existait des forces centripètes tout aussi importantes. Ces éléments sont essentiellement : l'acceptation générale du principe de royauté de droit divin, l'existence de concepts religieux fortement intégrateurs, le caractère centralisateur de la langue et de la culture persanes. Cela contribuait à la cohésion sociale et assurait, dans le meilleur des cas, une certaine stabilité. Le shah restait cependant une force d'unification cruciale. Mais malgré les apparences, « it would be anachronic to label early modern Iran a nation-state in the modern sense of the term » (p. 13).

Ce premier chapitre est suivi de sept autres présentant, dans leur chronologie, les structures et les acteurs politiques en action.

Le chapitre 2, « Politics at the Safavid Court, I: Shahs, and Grand Viziers, 1629-1666 », concerne les règnes de Ṣafī I (1629-1642) et de ʿAbbās II (1642-1666). Au caractère itinérant du souverain et de la cour, perpétuellement en campagne, se substitue une administration sédentaire dominée par les gens du harem, les eunuques et les femmes. En cessant de guerroyer, après la paix de 1639, avec les Ottomans, auxquels ils cèdent l'Irak arabe, les Safavides montrent leur faiblesse. Excellent administrateur, le grand vizir Mirzā Muḥammad Ṭaqī (en poste de 1634 à 1645) décide toutefois de réduire les dépenses militaires. Cependant, peu après l'exécution de ce vizir, ʿAbbās II parvint, en 1648-53, à reprendre aux Moghols le contrôle de Qandahār que les Safavides conserveront jusqu'en 1709. Les deux vizirs qui succédèrent à Mirzā Ṭaqī n'avaient pas une personnalité marquée. Ḫalifa Sulṭān (1645-54), *sayyid* Marʿašī du Māzandarān, gendre de ʿAbbās I, avait servi sous ce souverain. De personnalité complexe ("a cleric who liked to drink"), il lança une campagne « anti-vice » et prit des mesures discriminatoires envers les Arméniens. Il accompagna ʿAbbās II dans sa campagne contre les Moghols et, comme Mirzā Ṭaqī, fut un négociateur habile avec les agents des compagnies européennes. Il eut comme dangereux rival Allāh Verdī ḫān, un influent *ġulām* arménien. Sous le vizirat de Muḥammad Beg (1654-1661), la politique de conversion des terres d'État en terres de la couronne atteint son apogée. Particulièrement incompétent, Mirzā Muḥammad Mahdī (1661-1669) parvint à se maintenir en place après la mort de ʿAbbās II.

Le chapitre 3, « Safavid Politics, II: Shahs, Grand Viziers, and Eunuchs, 1666-1699 », examine l'évolution de la vie de cour sous Šāh Sulaymān. Le pouvoir exercé par le grand vizir dépend de plus en plus de l'influence des eunuques qui intervinrent dans le

BCAI 28 (2013) Matthee Rudi: Persia in Crisis. Safavid Decline and the Fall of Isfahan., recensé par Jean Calmard
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

choix du successeur de ʿAbbās II. D'abord couronné sous le nom de Ṣafī II, suite aux injonctions des astrologues, après un second couronnement, celui-ci régna sous le nom de Šāh Sulaymān (1666-1694). Séparé de la vie publique, il interdisait d'être vu avec ses femmes lors de ses « excursions » à cheval. Il choisit cependant un grand vizir compétent, Šayḫ ʿAlī ḫān Zangana (1669-1689). Mais, suite à l'émergence d'une dualité de pouvoir, ses initiatives en matière de fiscalité furent contrées par celles d'un conseil privé. Il en résultait « un État sans gouvernail » (conclusion, p. 249). Démis en 1672, Šayḫ ʿAlī ḫān fut réinstallé l'année suivante. D'origine kurde, on le supposait crypto sunnite. Il menait une vie austère, alors que le shah se livrait à de coûteux loisirs tels que la chasse. Il imposa de nouvelles taxes aux Arméniens et pressa les zoroastriens de se convertir à l'islam. Malgré l'insécurité de sa position, il conserva son poste jusqu'à sa mort en 1689. Son successeur, Mirzā Muḥammad Ṭāhir Qazvīnī, se maintint jusqu'en 1699 sous le règne de Šāh Sulṭān Ḥusayn (1694-1722). Mais le *qūrčī bašī*, chef de la cavalerie tribale, était alors l'homme le plus puissant du royaume.

Le chapitre 4, « Monetary Policy and the Disappearing Mints, 1600-1700 », concerne les pratiques économiques de l'administration safavide. Les sources persanes étant très peu loquaces sur ce point, Matthee utilise essentiellement la documentation laissée par les agents des compagnies maritimes européennes. Ce chapitre est centré sur l'administration fiscale, le manque de moyens financiers, la dévaluation de la monnaie et la disparition progressive des lieux de frappe, ce dernier point étant explicité avec trois cartes *in texto*.

Le chapitre 5, « From Perpetual War to Lasting Peace: Safavid Military Politics in the Seventeenth Century », concerne la cessation des Safavides d'étendre leurs territoires après le traité de Zuhāb de 1639, par lequel ils cédèrent la Mésopotamie aux Ottomans, leur seule action de « reconquête » étant celle de Qandahār (voir *supra*). L'auteur analyse l'organisation de l'armée après le remplacement, partiel, des *qizilbāš* par des *ġulām* caucasiens, une pratique remontant au XVI^e^ siècle. L'armée ottomane leur était nettement supérieure, surtout en ce qui concerne l'usage de l'arme à feu. Les problèmes monétaires entraînaient une faiblesse militaire croissante. Celle-ci est analysée sous les règnes de Ṣafī, ʿAbbās II, Sulaymān.

Le chapitre 6, « Weakening Links: The Center and the Provinces, 1600-1700 », analyse l'interaction entre le gouvernement central et les provinces. La pratique du pouvoir mêlant l'intimidation et la violence, les conflits se réglaient par des négociations et des arrangements. Les sources persanes, orientées vers la capitale et la cour, donnent une image positive du shah en tant que protecteur du peuple. Les informations sur ses « sujets » (*raʿāyāt*) sont donc à rechercher dans les sources européennes : les témoignages des voyageurs et des agents des compagnies maritimes concentrés essentiellement sur le sud.

Le chapitre 7, « Religion in Late Safavid Iran: Shi'i Clerics and Minorities », analyse l'interaction entre le pouvoir politique et la religion à la fin de la période safavide. De plus en plus puissant, le « clergé » shiite devient une partie intégrante de l'élite bureaucratique. L'auteur examine notamment l'attitude des religieux envers les minorités autochtones : Arméniens chrétiens grégoriens (que les missionnaires s'efforcent de convertir au catholicisme), juifs, zoroastriens. Les sunnites, nombreux à la périphérie, souffrent de discrimination croissante, paradoxalement à l'initiative de Šayḫ ʿAlī ḫān, un Kurde crypto sunnite. La pression fiscale s'exerce de plus en plus sur les minorités.

Le chapitre 8, « From Stability to Turmoil; The Final Decades, 1700-1722 », reprend les points forts discutés dans les chapitres précédents en ce qui concerne l'affaiblissement de l'autorité politique, le factionnalisme à la cour, le manque de moyens militaires, l'accroissement des difficultés financières. L'auteur décrit comment les eunuques de la cour, les femmes, les religieux « littéralistes » en vinrent à dominer la cour du faible Šāh Sulṭān Ḥusayn où sévissaient la corruption, les abus de pouvoir, le factionnalisme des élites. Cela ne laissait aucune chance pour résoudre les difficultés internes et externes. À travers les rivalités et les intrigues, la politique de la cour est alors marquée par les initiatives du puissant vizir sunnite Fatḥ ʿAlī ḫān Daġestānī (p. 206-214).

Le renforcement de la forme intolérante du shiisme aliénait les populations tribales sunnites des zones frontalières qui se révoltèrent au Caucase, au Kurdistan, au Baloutchistan, en Afghanistan. Dans la phase précédant la chute, les troubles s'étendirent au sud, aux régions côtières du golfe Persique, en proie aux attaques des Omanis. Les Afghans rencontrèrent d'abord une sérieuse résistance dans leur tentative de s'emparer de Kirmān. Alors que le shah construisait des jardins de plaisir, Ispahan était menacée par les déprédations des Lors et des Bakhtyaris. Après une nouvelle attaque, les Afghans s'emparèrent de Kirmān (1721) avant de se diriger vers Ispahan. L'Afghan Maḥmūd battit l'armée safavide à Gulnābād (mars 1722) et assiégea Ispahan. Au bout d'un terrible siège de six mois, la capitale safavide tomba aux mains des Afghans et le shah dut laisser son pouvoir à Maḥmūd.

Dans sa conclusion, Matthee retrace, dans une perspective plus vaste, la place le l'Iran safavide face aux pouvoirs contemporains, les Ottomans et les Moghols. Bien que « discutable », son statut « d'État-

BCAI 28 (2013) Matthee Rudi: Persia in Crisis. Safavid Decline and the Fall of Isfahan., recensé par Jean Calmard
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Nation » le distingue des autres régimes dynastiques de l'Iran jusqu'au xx^e siècle (p. 243). La chute des Safavides se produisit sous les coups d'une « bande tribale dépenaillée » (a rag-tag bunch of tribesmen) en nombre bien trop faible pour abattre un quelconque État organisé. En bref, le système politique safavide était affaibli au point d'être atrophié avant même la chute d'Ispahan (p. 245). La paix de Zuhāb (voir *supra*) avait marqué une « rupture dramatique » de plusieurs façons. La faiblesse économique et militaire, l'intolérance religieuse étaient une invitation pour une « invasion barbare » (p. 252). Le pouvoir tribal afghan fut bref (1722-1729), mais il fut suivi d'une longue période de chaos sous Nādir Šāh (1736-1747) et d'autres pouvoirs dynastiques. Malgré une reprise économique limitée, il fallut attendre un siècle pour que l'Iran retrouve une certaine mesure de stabilité (p. 255).

Comme nous l'avons déjà signalé *supra*, Rudi Matthee a largement contribué au renouveau des études safavides. Le présent ouvrage constitue une contribution majeure pour la compréhension de l'histoire safavide sur laquelle il fournit un éclairage nouveau, fondé sur une solide analyse critique des sources primaires et secondaires jusqu'aux contributions les plus récentes. Dans une étude globale sur la période, Andrew Newman avait attiré notre attention sur la fragilité du pouvoir safavide. Pour le qualifier, au terme de « state », il préférait celui de « project, polity, realm » (*Safavid Iran. Rebirth of a Persian Empire*, London-New York, 2006. Voir notre compte rendu dans *Studia Iranica* 381, 2009, p. 153-155). Mais son analyse ne portait pas sur le déclin et la chute qu'il qualifie de « denouement or defeat? » (p. 115 *sq*.). Cette notion de « déclin » est ici finement analysée. Avec une argumentation serrée, Matthee retrace, depuis le début, les faiblesses de l'« État » safavide qui, à maints égards, illustre le fameux paradigme d'Ibn Ḫaldūn concernant le flux et le reflux des États du Moyen-Orient (p. 243).

Jean Calmard
CNRS - Paris

BCAI 28 (2013) Matthee Rudi: Persia in Crisis. Safavid Decline and the Fall of Isfahan., recensé par Jean Calmard
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net